

Dans le jacuzzi des ondes

Sous la perruque



PHILIPPE LANÇON

«Pris d'un désespoir tragique, il arrachait, brutalement, les cheveux de sa perruque.»

On dirait une didascalie sarcastique de la scène où Arnolphe, dans *L'École des femmes*, crie à Agnès : «Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux?» J'en vois beaucoup, dans l'actualité, des gens comme ça :

qui arrachent publiquement leurs cheveux, leur souffrance, sans afficher leur perruque. Pourtant, elle est bien là.

L'homme qui a écrit cette phrase, Carlos Díaz Dufoo, était un Mexicain perdu. Son fantôme mérite notre attention. Il provoque cette mimique moitié grimace, moitié sourire, semblable aux saveurs aigres-douces. Une autre? «Docte optimiste, docte du petit savoir, docte d'un monde sans musique, docte d'un monde sans orage.» Et encore une autre : «On lui a interdit une vocation à une époque où on les a toutes. On a exigé de lui une vocation à une époque où on n'en a aucune.» Ah, la vocation. À quel moment ce mot est-il devenu un slogan publicitaire justifiant la réussite des uns et l'exploitation des autres? L'auteur n'est pas là pour répondre. C'est la fonction des épigrammes : trouver la réalité comme un vieux sac, de façon que le sens file par le trou et nous échappe, comme du grain ou des souris.

Épigrammes a été publié en 1927. Carlos Díaz Dufoo avait 39 ans. Il appartenait à la «génération de l'Ateneo», ce petit groupe d'intellectuels subtils et cultivés que la révolution mexicaine tira d'un rêve socratique pour les plonger, avec tout le monde, dans un bain de fureur et de sang. Comme les autres, Díaz Dufoo aime la forme courte, elliptique, ironique. Une forme qui ne pèse pas, ne souligne pas, à la lisière du paradoxe et de l'ambiguïté; qui laisse au lecteur le soin d'entrer tout seul dans le trou. Dans le monde hispanique, elle a ses orfèvres : Ramón Gómez de la Serna, Alfonso Reyes, Augusto Monterroso, et d'autres. On les traite parfois d'«écrivains pour écrivains». Ce sont plutôt des écrivains pour lecteurs non pas érudits, mais qui aiment le jeu et le mystère de l'écriture. Des lecteurs qui aiment la morsure dans le clair-obscur, qui aiment ça : «*Il marche sans repos. Ses pieds saignent. Le vent ouvre des sillons dans ses chairs flétries. Il cherche son pays, où il n'a jamais été.*»

Trouer la réalité comme un vieux sac

Sur la photo du groupe de l'Ateneo, Díaz Dufoo est absent. On l'a oublié.

Cinq ans après la publication des épigrammes, il se suicide. Si j'en crois l'écrivain espagnol Enrique Vila-Matas, il était le fils d'un autre Díaz Dufoo, beaucoup plus célèbre au Mexique comme journaliste, dramaturge, essayiste, économiste, etc., bref, polygraphe. Celui-là a écrit, entre autres, des *Contes nerveux*. Ils ne sont pas traduits. Dommage : quel titre ! Aujourd'hui, les éditions Allia publient les épigrammes du fils¹. Vila-Matas écrit que, dans ces textes, «*tout est méditation aphoristique destinée à nourrir une connaissance impossible*». La certitude d'une connaissance possible est une caractéristique de l'homme moderne. Díaz Dufoo s'en méfie, parce qu'il a horreur des certitudes et des masses où se perd un caractère, une personnalité : «*HOMMES MODERNES. a) Une éthique sociale. b) Une esthétique sociale. c) Une technique sociale. d) Une métaphysique sociale. ... Ne renfermez-vous plus rien qui soit vôtre?*» C'est la position de l'individualiste que le progrès fait doucement, sauvagement rire. L'inventaire de Díaz Dufoo pourrait d'ailleurs définir beaucoup d'«ÉCRIVAINS MODERNES». Plusieurs d'entre eux cherchent le «bon sujet» social. Ils pourraient méditer cette phrase : «*Que tes œuvres soient des fruits mûrs, pas une fabrique d'hommes industriels.*» Ça leur éviterait de publier des provocations banales, des indignations prévisibles. Ils me font penser à des surfeurs qui, allongés sur leur planche, guettent la vague qui pourra les porter plus haut, plus loin que les autres dans l'écume des choses. Ils vivent «*le supplice quotidien de l'idée empruntée*». *Beach boys, beach girls*. Ils finiront ensablés.

La conclusion de Vila-Matas, à propos de l'Espagne où *Épigrammes* fut publié en 2022, sera la mienne à propos de la France : «*Je me demande quels chemins va prendre Épigrammes dans ce pays. On ne peut parler d'"événement", parce qu'aujourd'hui n'importe quoi en est un, et peut-être parce qu'il s'agit, ici, d'un subtil "non-événement".*» ●

1. Traduit de l'espagnol (Mexique) par Antonio Werli (éd. Allia, 128 p., 7 euros).

